

**L'ÉCOLE DE LA
RAISON
COMÉDIE**

LA FOSSE, Antoine d'Aubigny
1739

L'ÉCOLE DE LA
RAISON
COMÉDIE

À PARIS, Chez PRAULT père, Quai de Gèvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIX. Avec Approbation et Privilège du Roi.

Représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du
Roi, le 20 Mai 1739.

AVERTISSEMENT.

Cette Comédie n'est pas imprimée précisément telle qu'elle a été Jouée. La Représentation d'une pièce de théâtre étant bornée à un certain espace de temps, j'ai été obligé de retrancher quelques scènes que je rétablis ici. Ce sont celle du Petit Maître qui se trouvera la troisième, et les deux qui composent la petite intrigue de la fin. Ce n'est qu'avec beaucoup de regret que j'ai consenti à la suppression de ces deux dernière scènes, où le principal personnage vaincu par les discours de la Raison, revient du préjugé où il était.

Je pressentais le reproche qu'on m'a fait, de n'introduire sur la scène aucun Personnage qui se corrigeât. Pour le prévenir, j'avais tâché de conserver le même point moral, en mettant les Vers suivants dans la bouche de la Raison, à la place de ceux qu'on verra dans l'impression.

Par une vive instruction,
Je leur ai du moins fait connaître
Quel est le vrai sentier de la droite raison ;
Et tel a résisté peut-être,
Parce qu'il tient encor à ses préventions,
Qui réfléchissant seul sur ce qu'il vient d'entendre ;
Pourra dès demain se rendre,
Par ses propres réflexions.

Mais on a jugé avec justice que cette espérance était trop vague. On lira aussi dans la scène du Bourgeois quelques vers qui n'ont point été récités sur le théâtre ; elle est un peu longue à la vérité ; mais je n'ai pas pu faire autrement, c'est la matière de deux scènes que j'ai réduite en une seule pour éviter de faire paraître deux personnages différents ayant les mêmes motifs, qui sont l'établissement de leurs enfants.

Je donne cette Comédie telle que je l'ai faite, et dans le même ordre de scènes pour conserver la variété nécessaire en pareil cas; c'est au Public à décider si je fais bien d'oser mettre sous ses yeux des Vers sur lesquels il n'a pas encore porté son jugement ; je ne le fais que par l'avis de personnes éclairées, que des auteurs consommés se font gloire de consulter.

ACTEURS

LA RAISON.
LA FOLIE.
UN PETIT MAÎTRE.
UN BOURGEOIS.
UNE VEUVE.
UN PHILOSOPHE.
UN SUISSE.
UNE MÈRE.
SA FILLE.
L'AMANT de la Fille.

*La scène est a Rome, dans la maison de Manlius, située
sur le Capitole.*

SCÈNE PREMIÈRE.

La Raison, La Folie.

LA FOLIE.

Quoi ! la Raison abandonne les Cieux,
Pour redescendre sur la terre !
Retournez-y. Pouvez-vous faire mieux ?
Depuis longtemps ici vous êtes étrangère.
5 Vous, parmi les humains ! Eh ! Qu'y voulez-vous faire ?
Espérez-vous jamais trouver grâce à leurs yeux ?
Parlez ; qu'osez vous entreprendre ?

LA RAISON.

Je veux, si je le puis, éclairer l'Univers.
Quand je vois des humains les différents travers,
10 De certaine pitié je ne puis me défendre,
Et je prétends les tirer de vos fers,
Les corriger.

LA FOLIE.

Oh, oh ! Permettez-moi d'en rire.
Un tel projet est des plus fous :
Mais, Déesse, on croira qu'ici je vous inspire.
15 Corriger les mortels ! Eh ! Comment ferez-vous ?
Allez-vous leur prêcher cette docte morale
Qui fit tant bâiller leurs aïeux ?
Vous aviez à combattre une fière Rivale
Un peu plus aimable à leurs yeux ;
20 On se moqua de vous ; vos discours ennuyeux
Éprouvèrent bientôt la disgrâce fatale
Que vous allez encor essayer en ces lieux :
Votre peine en fut sans égale,
Le dépit vous força de remonter aux Cieux :
25 Quoiqu'aujourd'hui votre sagesse étale,
Osez-vous espérer qu'on vous traitera mieux ?
Croyez-moi, remportez votre Philosophie,
Le temps, les lieux, tout est pareil,
Et les humains diront qu'une fois en leur vie
30 Ils ont vu la Folie
Donner un bon conseil.

LA RAISON.

Déesse, vous avez beau dire,
Rien ne saurait me rebuter.
Je veux leur parler, les instruire,
35 Ils daigneront peut-être m'écouter.

LA FOLIE.

C'est tout au plus.

LA RAISON.

Rien ne me décourage,
Le projet est formé, je veux l'exécuter.
Ce leur sera toujours un fort grand avantage
D'entendre ma morale ; elle est pure, elle est sage,
40 Et quelques uns peut-être en pourront profiter.

LA FOLIE.

Essayez-le ; mais je vous jure,
Qu'après un si docte entretien,
Quelques uns vous diront : votre morale est pure,
Vous nous parlez pour notre bien,
45 Nous le sentons ; mais je vous en assure,
Tous ces beaux sermons-là ne serviront de rien.
Quels charmes avez-vous qui puissent les séduire ?
Comment les soustraire à ma loi ?
Moi, je les divertis. Vous voulez les instruire :
50 Pourrez-vous l'emporter sur moi ?
Je suis vive, je suis légère,
Mon air est toujours gracieux ;
J'ai le véritable art de plaire ;
Mon abord seul prévient les yeux.
55 On me chérit, on m'aime, ou plutôt on m'adore
Du matin jusqu'au soir, et du soir à l'aurore,
Dans leur travaux, dans leurs loisirs,
Je berce les mortels de choses agréables,
De plaisirs variés, faux, mais toujours aimables,
60 Et toujours suivant leurs désirs.
Oui, souvent ce ne sont que de pures idées :
Mais de ces faux appas leurs âmes possédées,
Les prennent pour de vrais plaisirs.
Mais, vous, toujours sombre, rêveuse.
65 Morne, moralisant sur tout,
Vous attristez l'âme la plus joyeuse,
Et dans l'instant produisez le dégoût.
Caustique, contrariante,
Sans cesse vous empoisonnez
70 Les plaisirs dont je les enchante.
Vous raisonnez, vous combinez ;
À votre goût tout est extravagance.
Les mortels sont toujours gênés.
Que ferez-vous avec votre science,
75 Et tous vos éloquents discours ?
Rien, qu'établir mieux ma puissance ;

Car je triompherai toujours.

LA RAISON.

Vous vous moquez de ma Philosophie :
Mais dois-je vous en blâmer ? Non ;
80 Car ce n'est point à la Folie
A bien connaître la Raison.
Je suis sérieuse, tranquille,
Mon front et mes yeux sont sereins,
Et je ne prescris aux humains
85 Que ce qui leur peut être utile,
Et dont les succès sont certains.
Je ne les repais pas de ces fausses chimères
Dont ils sont par vous aveuglés.
S'ils recherchent des biens, ils leurs sont nécessaires,
90 Je les fais renoncer aux préjugés vulgaires ;
Mais à ces faux biens exilés,
Succèdent des biens véritables,
Et qui sont toujours préférables
A ces plaisirs bruyants dont vous les accablez.

LA FOLIE.

95 Oui. Mais avant de vous connaître,
Avant de parvenir à bien suivre vos pas,
Combien leurs cœurs éprouvent de combats !
Un préjugé s'abat, un autre va renaître.
Leur sort est toujours rigoureux ;
100 A force de combattre ils parviendront peut-être
A se voir un peu plus heureux :
Mais les miens commencent par l'être !
Ce point est pour vous dangereux.

LA RAISON.

En vain leur vantez-vous d'aussi frivoles charmes,
105 Ils sont toujours suivis d'un trop long repentit.
Ah ! Qu'un mortel souffre à verser des larmes,
Quand il se trouve en proie à des alarmes
Dont il eut pu se garantir.

LA FOLIE.

J'en conviens, je ne suis qu'aimable ;
110 Vous, vous avez plus de solidité ;
Mais on aime bien mieux une erreur agréable,
Qu'une ennuyeuse vérité.
Tout mortel en naissant apporte sa manie ;
Et si pendant le cours de la plus longue vie
115 Quelques-uns par hasard semblent se corriger,
Ils ne font, tout au plus, que changer de Folie,
Et mieux que moi vous en devez juger.
La Coquette cesse de l'être,
Mais elle devient prude en quittant ses atours.
120 Et vous voyez le Petit Maître,
Pour devenir pédant, laisser-là les amours.
Si quelques-uns dans leur vieillesse
Paraissent être un peu moins fous,
Ne croyez pas que leur chimère cesse,

125 C'est un masque trompeur qu'ils empruntent de vous.

LA RAISON.

N'importe. À leur bonheur la Raison attentive
Pourra peut-être les toucher.
Je risque cette tentative ;
Et s'il n'en est point qui me suive,
130 Que pourra-t-on me reprocher ?

LA FOLIE.

Eh bien, contentez-vous, suivez votre entreprise
Combattez les erreurs, domptez les préjugés,
Éclairer les mortels. Si vous en corrigez,
En vérité, j'en serai fort surprise :
135 Mais pour quelques uns terrassés,
Qui quitteront mes lois pour embrasser les vôtres,
Nous en verrons renaître d'autres
Plus fous cent fois, plus insensés,
Et j'en aurai toujours assez.
140 Adieu. Je vais faire ma ronde,
Je reviendrai tantôt apprendre vos succès.
Je vais dire par tout le monde
Votre arrivée et vos projets.
Si tous les fous viennent dans ce Palais,
145 Craignez qu'ici tout l'univers n'abonde ;
Vous pourriez ne finir jamais.

SCÈNE II.

LA RAISON, seule.

Dieux ! Que je serai satisfaite
Si je puis réussir dans ce que je projette !
Je vois avec chagrin les mortels malheureux
150 Abîmés dans un vrai délire.
Leur bonheur est l'objet où tendent tous mes vœux ;
Je voudrais sur leurs cœurs reprendre mon Empire :
Je les reviens trouver, je cherche à les instruire
Moins pour ma gloire que pour eux.

SCÈNE III.
La Raison, Damon.

DAMON.

155 Eh ! Bonjour, charmante Déesse.
Je viens, j'accours, je fends la presse,
Pour arriver plus promptement.
Je suis jaloux de l'avantage
De vous offrir le premier mon hommage :
160 Mais que l'on vient à vous bien difficilement !

LA RAISON.

Je vous sais gré de tant de zèle.

DAMON.

Des gens absolument sensés
Je ne suis pas tout-à-fait le modèle ;
Mais pour peu qu'on ait de cervelle,
165 À mon âge on est sage assez.

LA RAISON, raillant.

Oh sans doute, Monsieur, la chose est naturelle.

DAMON.

Mais puisque je vous tiens ici,
Sur un certain sujet je veux être éclairci.

LA RAISON.

Voyons.

DAMON.

C'est sur un point de fort peu d'importance,
170 Et sur quoi vous allez juger en ma faveur,
J'y compte, au moins, avec pleine assurance ;
Même il y va de votre honneur.

LA RAISON.

Vous connaîtrez que je suis véridique.
Vous êtes donc en contestation ?

DAMON.

175 Non pas. Que je vous explique,
C'est pure conversation.
Je quitte une femme adorable,
De qui l'esprit ne peut trop se priser ;
Mais chez elle un défaut qui n'est pas pardonnable,
180 C'est qu'elle veut toujours moraliser.

LA RAISON.

Eh bien rien n'est plus raisonnable.

DAMON.

Quand on est vieille, soit, j'y consens de bon cœur,
Car aussi bien qu'a-t-on de mieux à faire ?
Mais jeune ? Dans l'âge de plaire ?
185 Oh, par ma foi, c'est une erreur.

LA RAISON.

Mais de quoi s'agit-il ?

DAMON.

De rien presque. Ce sont pures vétilles

LA RAISON.

De rien ?

DAMON.

De changer l'Univers,
Ou la moitié du moins.

LA RAISON.

Comment... par quel travers.

DAMON.

Elle voudrait changer tous les garçons en filles.

LA RAISON.

190 Expliquez-vous, Monsieur, je ne vous entends pas,

DAMON.

Oh je vais bien me faire entendre,
Écoutez-moi surtout et suivez pas à pas,
Vous allez bientôt me comprendre,

LA RAISON.

Tâchez du moins de parler clairement.

DAMON.

195 Tenez. Dans le siècle où nous sommes.
Vous savez que nous autres hommes,
Nous faisons tous l'amour assez ouvertement ;
Nous voltigeons auprès des belles
Aux spectacles, dans les ruelles,
200 C'est à qui leur fera le joli compliment ;
C'est notre coutume ordinaire ;
Et pour une qui sait nous plaire

Nous feignons de brûler pour cent ;
C'est ce que librement le sexe ne peut faire,
205 Du moins, sans paraître indécent.
Cette Dame blâmait cette façon de vivre.
C'est un préjugé fou qui nous donne ce droit ;
Il y faut renoncer, au moins elle le croit.
Avouez, ce sont là de beaux conseils à suivre !
210 Et sérieusement la belle le voudrait !

LA RAISON.

Mais ces coutumes là sont fort extravagantes.
Est-il rien de plus insensé,
Que de feindre d'être blessé,
Pour mille beautés différentes,
215 Et que vous oubliez ce moment là passé ?

DAMON.

Que voulez-vous donc ! C'est la mode.
Cela nous sert de conversation.
En mon particulier, je la trouve commode ;
Car, sans cela, de quoi parlerait-t-on ?
220 Du moins sur cet article, on jase, l'on babille ;
Et sans produire rien qui soit trop recherché,
Il arrive que l'on brille,
Souvent à fort bon marché ;
D'ailleurs c'est un métier qui n'est pas sans science,
225 Il faut pour réussir un soin particulier,
De la valeur, de la prudence
Tout comme au plus fameux guerrier.

LA RAISON, souriant.

Oh, oh !

DAMON.

Quoi cela vous fait rire ?
Suffit-il d'avoir su charmer
230 La beauté que l'on aime, ou que l'on feint d'aimer ?
Le grand point est de la réduire ;
C'est cet art seul qui peut nous y conduire,
Et bien des gens ont peine à s'y former.

LA RAISON.

Mais quel est donc cet art ? Daignez nous en instruire,
235 Ce serait fort m'embarrasser...

DAMON.

Eh bien écoutez-moi, c'est au mieux s'adresser.
Sur ce point je suis un grand maître.

LA RAISON.

J'écoute.

DAMON.

Il faut d'abord s'attacher à connaître
 L'objet qui vous fait soupirer,
 240 Cœur, caractère, enfin tout ce qu'il en peut être ;
 Surtout lui laisser ignorer
 La force de l'amour que ses yeux ont fait naître,
 Toujours un peu le déguiser.
 En le laissant trop paraître,
 245 Elle pourrait en abuser.
 Il faut se conformer à sa façon de vivre ;
 Suivant le temps, l'occasion,
 Marquer beaucoup de froid, ou de la passion ;
 En tous lieux paraître la suivre,
 250 Régler sur ses discours sa conversation ;
 Faire à propos une heureuse visite,
 Qu'elle semble toujours un effet du hasard ;
 Un peu plutôt, un peu plus tard,
 En fait souvent tout le mérite,
 255 Et c'est-là souvent le grand art :
 Mais c'est un embarras dont on est bientôt quitte,
 Lorsqu'on sait bien expliquer un regard.
 Ce n'est pas tout, il faut avec intelligence,
 Vous comporter suivant les différents objets,
 260 Et distinguer avec prudence
 La Femme instruite, de l'Agnès ;
 L'art met entre ces deux beaucoup de différence !
 La Femme, dans l'instant, conçoit tous vos projets ;
 Et si vous lui plaisez dans cette circonstance,
 265 Tout réussit bientôt au gré de vos souhaits ;
 Mais pour l'Agnès il n'en est pas de même ;
 Quoique souvent son amour soit extrême,
 Elle veut toujours le cacher.
 Sa pudeur lui défend de dire, un je vous aime ;
 270 Et c'est cet aveu-là qu'il lui faut arracher,
 Elle sait bien qu'on l'examine,
 Elle peut composer ses gestes, ses discours,
 Elle a peur qu'on ne la devine ;
 Mais on la devine toujours.
 275 Auprès d'elle sans cesse,
 On profite de tout, on la prie, on la presse,
 L'amour qu'elle a plaidé pour nous ;
 Enfin la pauvre enfant, après un feint courroux,
 Avoue en rougissant que son cœur nous adore,
 280 Et l'air dont elle fait des aveux aussi doux,
 Les rends plus précieux encore.

LA RAISON.

Eh ! Mon cher, quelle est votre erreur ?
 Un tel succès peut-il flatter la Gloire ?
 Lorsque c'est à l'art seul qu'on doit cette Victoire,
 285 A-t-on lieu d'espérer un solide bonheur ?
 Non, non, ayez plus de délicatesse,
 Laissez-là cet art séducteur ;
 Faites briller aux yeux d'une maîtresse,

Un caractère bon qui pour vous l'intéresse,
290 Que le mérite seul parle en votre faveur ;
Aimez-la franchement, laissez lui voir sans cesse ;
Des feux toujours nouveaux, une sincère ardeur,
Vous ferez naître en elle une juste tendresse ;
Et vous serez sûr de son cœur.

DAMON.

295 Bon, bon ! De quoi nous sert un mérite stérile ?
C'est ce qu'une beauté considère le moins.
Faites-vous un jargon, tendre, badin, facile,
Rendez-vous cher par quelques petits soins,
C'est là tout ce qu'il faut, le reste est inutile :
300 Toutes les qualités consistent dans ce point ;
Sans cela vous auriez un mérite suprême,
Qu'on ne s'en apercevrait point.

LA RAISON.

Votre aveuglement est extrême.
Le vrai mérite seul se suffit à lui-même,
305 Il a sur tous les cœurs un souverain pouvoir,
On le voit sans chercher à s'en apercevoir.
Peu de Mortels en ont ; mais tout le monde l'aime.
D'ailleurs, comment osez-vous avouer
Une étude aussi criminelle ?
310 Vous vous faites un art de séduire une belle,
Et vous osez vous en louer ?

DAMON.

Cet art nous fait honneur ; rien n'est plus raisonnable ;
Le passe-temps en est charmant :
Enfin, quoi de plus agréable ?
315 On feint d'aimer, on l'est réellement.
Rien peut-il mieux prouver combien l'on est aimable ?

LA RAISON.

Quoi ! Vous osez vous faire honneur
De ce que, dans le fonds du cœur,
Le Sexe s'impute à faiblesse ?
320 Ah ! Connaissez donc votre erreur ;
Et convenez qu'il pense avec plus de justesse.

DAMON.

Oh, le plaisant raisonnement !
Ne faut-il pas absolument
Que le beau Sexe, ou nous, se montre le plus sage ?
325 Et c'est nous qui toujours avons eu l'avantage
De vivre un peu plus librement.

LA RAISON.

Mais, leurs Lois sont aussi les vôtres.
Ce que l'on blâme chez les uns,
Doit être blâmé chez les autres ;
330 Et tous vos devoirs sont communs.

DAMON.

Oh ! Qu'il ferait beau voir un homme de mon âge ;
Affecter la pudeur d'un tendron de quinze ans,
Captiver ses discours, composer son visage,
Rougir d'un mot à double sens ;
335 Se trouver interdit à l'aspect d'une femme ;
Dont l'œil rencontrerait le sien ;
Prendre ce modeste maintien
Qu'affecte une fillette aux regards de sa mère,
Feignant toujours de ne regarder rien ;
340 Et voyant de côté tout ce qui peut lui plaire,
Avouez, ce portrait serait original ?

LA RAISON.

Mais, dans le fonds pourtant, en serait-ce plus mal ?

DAMON.

Parbleu, vous me la baillez belle.
Laissez-là ces moralités,
345 Croyez-moi ; si, suivant cette règle nouvelle,
Nous abandonnions ces beautés ;
Bientôt à leur devoir rebelles,
Après des changements si fous,
Vous les verriez vivre avec nous,
350 Comme nous vivons avec elles.
Cette Dame avait donc raison ?
Je ne l'eusse pas cru Déesse, en conscience :
Mais je vous jure, par avance,
De ne point prendre d'autre ton.
355 À vos avis je suis un peu contraire ;
Je suis pourtant, pour l'ordinaire,
Un de vos zélés serviteurs.
Mais, par ma foi, si vous voulez nous plaire,
Accommodez-vous à nos mœurs.
360 Captiver ses discours, composer son visage,
Rougir d'un mot à double sens ;
Se trouver interdit à l'aspect d'une femme ;
Dont l'œil rencontrerait le sien ;
Prendre ce modeste maintien
365 Qu'affecte une fillette aux regards de sa mère,
Feignant toujours de ne regarder rien ;
Et voyant de côté tout ce qui peut lui plaire,
Avouez, ce portrait serait original ?

LA RAISON.

Mais, dans le fonds pourtant, en serait-ce plus mal ?

DAMON.

370 Parbleu, vous me la baillez belle.
Laissez-là ces moralités,
Croyez-moi ; si, suivant cette règle nouvelle,
Nous abandonnions ces beautés ;
Bientôt à leur devoir rebelles,

375 Après des changements si fous,
Vous les verriez vivre avec nous,
Comme nous vivons avec elles.
Cette Dame avait donc raison ?
Je ne l'eusse pas cru Déesse, en conscience :
380 Mais je vous jure, par avance,
De ne point prendre d'autre ton.
À vos avis je suis un peu contraire ;
Je suis pourtant, pour l'ordinaire,
Un de vos zélés serviteurs.
385 Mais, par ma foi, si vous voulez nous plaire,
Accommodez-vous à nos mœurs.
Ma fille est jeune, fort gentille,
Nez court, et petit œil lutin.
Pour de l'esprit, elle en pétille !
390 C'est du meilleur et du plus fin.
Il faut voir comme elle babille ;
Jargon léger, vif et badin.
Qu'elle danse ! On croit voir un poisson qui frétille ;
La voix d'un rossignol ; touche le clavecin ;
395 Bref, en tout elle brille !

Pétiller : Étinceler, éclater, briller avec éclat et vivacité. Se dit aussi en parlant de l'émotion que donnent les passions violentes. [F]

LA RAISON, à part.

L'éloge n'aura pas de fin.

Haut.

Je crois votre fille adorable ;
Mais son panégyrique est inutile ici.
Même dans votre bouche il n'est pas raisonnable.
400 Où voulez-vous venir ?

LE BOURGEOIS.

Écoutez, le voici :

Comme elle est dans cet âge tendre ;
Où la beauté commence à se faire admirer,
Je ne vois que gens soupirer ;
Tout Paris veut être mon gendre.
405 Il lui pleut tous les jours des amants différents,
De tous âges et de tous rangs :
De leurs empressements je ne puis me défendre ;
Ils cherchent tous à réussir :
Mais, parbleu, j'ai tant à choisir,
410 Que je ne sais plus lequel prendre.
Voyons ; sur quel état tomberait votre choix ?

LA RAISON.

Si, dans le nombre, il est quelque Bourgeois
Dont vous connaissiez le mérite,
Il faut la lui donner : concluez au plus vite.

LE BOURGEOIS.

415 Mais....

LA RAISON.

Ne balancez pas à suivre mon avis.

LE BOURGEOIS.

Ce choix est assez raisonnable :
Mais n'en serait-il pas d'un peu plus convenable ?

LA RAISON.

Non.

LE BOURGEOIS.

Je le crois pourtant... Certain jeune Marquis...

LA RAISON.

N'y pensez pas.

LE BOURGEOIS.

Il est assez aimable ;
420 Et cet Hymen pour nous serait fort honorable.
À vous parler vrai, j'espérais
Que ce jeune Marquis, Déesse,
Aurait tout d'un coup votre voix :
Et j'ai même pour lui conçu quelque tendresse.

LA RAISON.

425 L'Amant bourgeois vous convient beaucoup mieux.

LE BOURGEOIS.

Mais, Déesse, ouvrez donc les yeux.
Parbleu, vous-vous moquez, avec ce mariage,
Ma fille m'en voudrait du mal,
Lorsque je lui peux faire un plus grand avantage,
430 La donner au bourgeois qui n'est que mon égal !

LA RAISON.

Eh ! Mon cher, pouvez-vous mieux faire ?
C'est par cette raison qu'à tous je le préfère.

LE BOURGEOIS.

Ma foi, quoiqu'il en soit, je m'en tiens au Marquis.

LA RAISON.

Voilà de nos Bourgeois la faiblesse ordinaire !
435 Si votre fille vous est chère,
Songez à profiter de mes sages avis,
Vous-vous applaudirez de les avoir suivis.
Au bourgeois votre fille unie,
Pourra passer tranquillement
440 Le cours d'une paisible vie,
Dans un parfait contentement.

L'égalité de la naissance
Fera naître en leurs cœurs ces sentiments si doux,
Ces égards mutuels, et cette complaisance
445 Qui fait le bonheur des époux.
D'un mari gracieux compagne fortunée,
Partageant son autorité.
Pour elle, chaque journée
Sera sous un tel hyménée,
450 Une source de joie et de félicité.

LE BOURGEOIS.

Ah ! D'un jeune Marquis me trouver le beau-père !

LA RAISON.

Ce ne sera pour vous qu'une source d'ennui.

LE BOURGEOIS.

Comment ?

LA RAISON.

Sans doute, on le voit aujourd'hui
Affable, complaisant et soigneux de vous plaire.
455 Il vous promet son crédit, son appui ;
Son amitié paraît sincère ;
Il oublie avec vous sa grandeur ordinaire.

LE BOURGEOIS.

Oh ! Oui.

LA RAISON.

C'est là tout ce qui vous séduit.
Trop enivré d'une vaine chimère,
460 Vous osez espérer que l'amour le conduit ?
Pauvre dupe ! Est-ce à vous, ou même à votre fille,
Qu'il veut s'unir par d'éternels liens ?
Malgré l'éclat dont elle brille,
Mon cher, il n'en veut qu'à vos biens.

LE BOURGEOIS.

465 Oh ! Je ne suis pas homme à me laisser surprendre.

LA RAISON.

Vous êtes aveuglé ; daignez du moins m'entendre ?
Sa grandeur vous parle pour lui :
Mais, si jamais il devient votre gendre,
Il sera peu de temps ce qu'il est aujourd'hui.
470 Orgueilleux de l'honneur qu'il aura cru vous faire,
Il quittera bientôt cet air doux, débonnaire,
Qui vous prévient en sa faveur ;
Arrogant et plein de hauteur,
Il dédaignera de vous plaire,
475 Et vous accablera du poids de sa grandeur.
Ce jeune homme, enivré de sa haute naissance,
Vous croira trop heureux de souffrir ses mépris ;

Et, partout, exaltant votre grande opulence,
Il se glorifiera de vous avoir surpris.

LE BOURGEOIS.

480 Mais, enfin...

LA RAISON.

Votre fille est encor plus à plaindre.
Vous pouvez éviter, en cessant de le voir,
Les mépris outrageants que vous auriez à craindre :
Mais, elle ; comment le pouvoir ?
Un juste et rigoureux devoir,
485 Qu'une femme d'honneur ne peut jamais enfreindre,
Ne lui permet point cet espoir.
En butte du matin au soir,
À cent hauteurs, à cent caprices
Qu'il faut souffrir, sans oser murmurer,
490 Ne sont-ce pas de vrais supplices ?
Que de chagrins à dévorer !
Sans parler de celui de voir quelque maîtresse
Envahir tout le bien qu'elle lui donnera.

LE BOURGEOIS.

Il paraît que pour elle il a trop de tendresse,
495 Pour croire qu'il la trahira :
D'ailleurs, ma fille est trop aimable.

LA RAISON.

Votre trop d'amour la perdra.
Que lui sert sa beauté, son esprit agréable ?
Un mois seul les éclipsera :
500 Ses pareils qu'il imitera,
Laissent là tous les jours une femme adorable,
Pour le premier objet dont l'œil les frappera.
Mais, supposons que l'amour le plus tendre
Unisse pour jamais leurs cœurs,
505 Et qu'il vive avec vous, comme doit vivre un gendre,
Avec amitié, sans hauteurs :
Vous avez autre chose à craindre.

LE BOURGEOIS.

Eh, quoi ?

LA RAISON.

Vous l'allez voir, non sans quelque courroux,
Mais cependant, sans oser vous en plaindre,
510 Prodiguer tous les biens qu'il va tenir de vous,
Les dissiper, les sacrifier tous
À l'ardeur de briller que rien ne peut éteindre
Dans tous les gens de sa condition :
Ce point mérite encor quelque réflexion.

LE BOURGEOIS.

515 Moi, lui reprocher sa dépense ?
J'y fournirai plutôt du meilleur de mon cœur.

Pour me fâcher de sa magnificence,
Elle me fera trop d'honneur.

LA RAISON.

C'est pousser trop avant une aveugle manie.
520 Espérez-vous pouvoir jouir
De ce faste brillant qui vient vous éblouir ?
Non. Connaissez votre folie.
Vous allez voir tous vos voisins jaloux,
Choqués de cet hymen qui vous fait tant d'envie,
525 Répandre tour à tour sur votre fille et vous
La plus sanglante raillerie.

LE BOURGEOIS.

Eh ! Que m'importe à moi leurs frivoles discours ?
Un homme sage doit toujours
S'élever au-dessus d'une injuste critique.
530 Je prétends suivre mon projet,
Et je rirai de leur esprit caustique,
Quand je me serai satisfait.

LA RAISON.

En ce cas, je n'ai rien à dire ;
J'y consens fort, courez-en le hasard.
535 Vous voyez les dangers, j'ai su vous en instruire ;
Vous en serez fâché, quand il sera trop tard.
Et votre fils, qu'en voudriez-vous faire ?

LE BOURGEOIS.

Mais, à ne vous celer rien,
Je n'aime pas beaucoup le militaire,
540 Ainsi, j'en prétends faire un juge.

LA RAISON.

Bon. Fort bien.

LE BOURGEOIS.

Oui, cette charge est honorable et bonne.
Tout le monde a besoin de vous,
Vous n'avez besoin de personne ;
Cet agrément est des plus doux.
545 Craint même, et respecté dans le sein d'une ville,
Chacun s'empresse à vous faire sa cour.
Votre sort est doux et tranquille,
Et votre bien augmente chaque jour.

LA RAISON.

Vous vous faites, Monsieur, une image agréable
550 D'un état qu'on ne doit embrasser qu'en tremblant ;
Il est glorieux, honorable ;
Mais, pour y paraître estimable,
Il faut bien du mérite, et beaucoup de talent :
Votre fils en a-t-il ?

LE BOURGEOIS, d'un air transporté.

Oui, mon fils est fort sage ;
555 Et, quoique jeune, il pense comme il faut.
Et, ma foi, sans parler trop à son avantage,
Je ne lui reconnais encore aucun défaut.

LA RAISON.

Il peut avoir un mérite suprême ;
Je le voudrais : mais j'ai bien peur
560 Que son père, aveuglé par sa tendresse extrême,
Ne se soit prévenu par trop en sa faveur.

LE BOURGEOIS.

Je ne le flatte pas, je dis ce que je pense.

LA RAISON.

Eh bien, soit ; j'en conviens, il a de la prudence,
Du jugement : mais, qu'il faut de science !

LE BOURGEOIS.

565 Eh bien, Déesse, il a fait tout son Droit.

LA RAISON.

Tout son Droit ! Comment donc ? Ce doit être un grand homme
!

LE BOURGEOIS.

Enfin, Déesse, chacun croit
Qu'il s'en tirera bien ; partout on le renomme :
Il a d'ailleurs d'autres talents :
570 Il danse bien. Qu'il chante, il charme les oreilles !
Il fait la musique à merveilles,
Et jouer de quatre instruments.

LA RAISON.

C'est là ce qu'on appelle un talent nécessaire !
Chanter bien, danser bien, pour un Juge surtout.

LE BOURGEOIS.

575 Enfin, j'ai fait tout ce que j'ai pu faire
Pour l'avancer ; j'en veux venir à bout.

LA RAISON.

Est-ce par ce motif qu'un homme raisonnable
Cherche à pourvoir son fils d'une charge semblable ?
Il ne doit chercher, selon moi,
580 Qu'à donner un sujet capable
De protéger le peuple, et de servir son Roi.
Vous ne connaissez pas tous les devoirs d'un Juge.
Qu'il joigne le savoir aux plus hauts sentiments ;
Qu'en tout temps, des bons le refuge,

Renommer : Rendre célèbre, mettre en
réputation, bonne ou mauvaise. [F]

585 Il soit aussi la terreur des méchants ;
 Pour les malheureux seuls, que son cœur soit sensible ;
 Qu'à ses genoux, une Vénus en pleurs,
 Ne trouve en lui qu'un Juge équitable, inflexible ;
 Et que les biens ni les honneurs
 590 Ne puissent ébranler son âme incorruptible ;
 Qu'il soit prêt à sacrifier
 Son temps et son repos à rendre la Justice ;
 Que sur un vain savoir, n'osant pas se fier,
 Il se dise qu'il doit sans cesse étudier,
 595 Et n'admettre jamais de frivole exercice :
 Que son esprit juste, éclairé,
 Sache du vrai démêler l'artifice ;
 Qu'il ait mille vertus, sans avoir aucun vice,
 Et qu'il possède tout au souverain degré.
 600 Voilà le Juge. Et s'il se pouvait même
 Qu'un mortel en vertus put égaler les Dieux.
 Ce serait peu qu'il eut leur prudence suprême,
 Il devrait être aussi grand qu'eux !

LE BOURGEOIS.

Oh ! Vous êtes trop difficile !
 605 En voit-on beaucoup, s'il vous plaît,
 Tels que vous les peignez ? Trouvez en un dans mille ?

LA RAISON.

Il en est peu ; mais il en est,
 Et tous enfin le devraient être.

LE BOURGEOIS.

Ma foi, je ne puis pas connaître,
 610 S'il a les qualités que vous voulez en lui,
 Il les acquerra peut-être.
 Le fonds est bon, du moins, jusqu'aujourd'hui,
 Je n'y vois rien d'absolument contraire,
 Au surplus, c'est-là son affaire,
 615 Il y fera ce qu'il voudra.
 A mes avis je joindrai tous les vôtres,
 Je pense fort qu'il les suivra,
 S'il ne peut, il fera comme font beaucoup d'autres,
 C'est-à-dire, comme il pourra.
 620 Enfin, je veux illustrer ma famille,
 C'est-là mon premier but.

On lit "acquerrera" dans l'édition de
 1739 de chez Prault. La graphie
 modernisée supprime une syllabe.

LA RAISON.

Mais quelle est votre erreur ?
 Vous sacrifiez votre fille,
 Aux charmes décevants d'un chimérique honneur.
 Vous exposez son bien et son bonheur,
 625 Et votre fils, à ce que je préjuge,
 D'un excellent marchand va faire un mauvais juge.
 Et quel fruit pouvez-vous tirer,
 De tout ce qu'aujourd'hui vous faites ?
 Qu'ils soient bourgeois comme vous l'êtes,
 630 Qu'ont-ils de plus à désirer ?
 Ils ne verront en vous qu'un père respectable,

Ils chercheront sans cesse, à vous voir avec eux,
Point de société pour eux plus agréable,
Que celle d'un père estimable,
635 Qui sut leur faire un sort heureux.
Mais las ! Par un effet contraire,
S'ils se trouvent aux rangs que vous leurs destinez,
Trop enivrez de l'éclat ordinaire,
D'un état qui les met au-dessus du vulgaire
640 Pour lequel ils n'étaient pas nés ;
Auquel même ils n'osaient prétendre,
Savourant à longs traits ses charmes les plus doux,
Ils rougiront en secret de descendre
D'un père bourgeois tel que vous.

LE BOURGEOIS.

645 Vous me parlez avec prudence,
J'en conviens ; mais parbleu, vous mettez tout au pis,
Permettez-moi d'avoir une juste espérance.
Je connais trop et ma fille et mon fils.

SCÈNE VI.

LA RAISON, seule.

650 Il croit son projet bon, il lui plaît, il s'y livre ;
Malgré tous les conseils qu'il reçoit aujourd'hui,
Il m'écoute, m'approuve et ne veut pas me suivre.
Combien de gens font comme lui !

SCÈNE VII.

La Raison, Une Vieille Coquette.

LA VIEILLE.

Je viens ici, belle Déesse,
Profiter de vos bons avis.
655 À mon âge, l'on pense avec quelque justesse,
Ainsi, croyez qu'ils seront tous suivis.

LA RAISON.

Je le souhaite fort. Vous paraissez chagrine ?

LA VIEILLE.

Je suis veuve à présent pour la seconde fois.

LA RAISON.

Depuis longtemps ?

LA VIEILLE.

Hélas. Depuis six mois !

LA RAISON.

660 Depuis six mois ? Je vois à votre mine,
Que le terme est trop long de trois.

LA VIEILLE.

Vous dites vrai, Déesse.

LA RAISON.

Aisément je devine.

LA VIEILLE.

Je commence à souffrir de l'état où je suis,
Je n'y peux rester davantage.
665 Par un troisième mariage,
Je veux enfin terminer mes ennuis.

LA RAISON.

N'en faites rien, soyez plus sage.

LA VIEILLE.

C'est un point décidé, le dessein en est pris.
Je puis choisir dans trois maris,
670 Mais je veux, sur ce choix, avoir votre suffrage.

LA RAISON.

Ah ! croyez-moi, le veuvage
Est un état plus gracieux.

LA VIEILLE.

Fi ! Ne m'en parlez pas ! Ciel, qu'il est ennuyeux,
Quand on n'est plus dans ce bel âge
675 Où l'éclat de deux beaux yeux,
Ajoute à la beauté d'un aimable visage ;
Où vous passez des jours délicieux,
À recevoir ou rejeter l'hommage
De mille amants qui viennent en tous lieux,
680 S'applaudir de leur esclavage,
Et s'empressent, à qui mieux mieux,
À rassembler pour vous les plaisirs et les jeux !
Une belle est une reine,
Qui commande à tous les cœurs,
685 Elle agit en souveraine,
Sur tous ses adorateurs,
Elle les flatte, ou les gêne,
Au seul gré de ses désirs,
Un regard cause leur peine,
690 Comme il cause leurs plaisirs.

LA RAISON, à part.

Voici du difficile, une vieille coquette !

Haut.

Vous connaissez le prix de la beauté,
Votre peinture en est complète,
Et vous en avez profité ?

LA VIEILLE.

695 Oui. J'ai joui longtemps de ce bonheur suprême ;
Mais ces beaux jours se sont passés,
Et ces attraits si vifs, en partie effacés,
Ne me laissent plus la même.
Trois amants seuls sont soumis à ma loi ;
700 D'ailleurs, qui vois-je ? Hélas ! Des femmes surannées,
Qui viennent pleurer, avec moi,
La perte de ces années
Où l'amour comblant nos désirs ;
Nous nous trouvions nager dans les plaisirs.
705 Tout contribue à ma tristesse.
Je vois des vieillards assommants,
Politiquer, moraliser sans cesse,
Parler toujours de leurs vieux temps,
Et se congratuler sur leur verte vieillesse :
710 Ils nous accablent, tour à tour,
Du récit fatigant des faits de leur Jeunesse.
Ils passeraient avec nous tout un jour,
Sans proférer un seul mot de tendresse,
Sans parler un moment d'amour.

LA RAISON, ironiquement.

715 En vérité, c'est être fort à plaindre !
Se réduire à votre âge à ces trois soupirants !
Je juge que vos maux sont grands,
Par votre adresse à me les peindre.
Mais quels sont donc ces trois amants,
720 Qui brûlent aujourd'hui d'une flamme si belle ?

LA VIEILLE.

D'abord c'est un vieux juge, âgé de soixante ans ;
La conquête n'est pas nouvelle,
Il m'adore depuis longtemps.

LA RAISON.

Je le crois fort.

LA VIEILLE.

725 Ensuite, un homme de finance,
Qui n'est absolument, trop jeune, ni trop vieux,
Depuis trois mois il m'aime avec constance,
Il est, pour moi, poli, galant, officieux.

LA RAISON.

Un financier poli ! Galant ! C'est un prodige !
Il vous aime donc bien ?

LA VIEILLE.

Il m'adore, vous dis je.

LA RAISON.

730 Je ne m'étonne plus d'un pareil changement.
Mais quel est le troisième amant ?

LA VIEILLE.

C'est un jeune militaire,
Beau, bien fait ; en un mot, charmant,
Au-dessus du portait que je pourrais en faire,
Et qui m'aime si tendrement !...

LA RAISON.

Vous êtes riche apparemment ?

LA VIEILLE.

735 Mais... oui. Pourquoi cette demande ?

LA RAISON.

C'est pour juger plus sainement
De cette affection que vous peignez si grande.

LA VIEILLE.

Ils m'aiment tous sincèrement,
Je n'en saurais douter.

LA RAISON, en riant.

Mais à l'âge où vous êtes
740 Pouvez-vous présumer devoir à vos appas
Les trois conquêtes que vous faites ?

LA VIEILLE.

Sans doute : et pourquoi donc ne le croirais-je pas ?
N'ai-je plus rien qui vous paraisse aimable ?
Ce matin, pourtant, mon miroir
745 Me laissait encor entrevoir
Un je ne sais quoi d'agréable
Dont ces Messieurs peuvent s'apercevoir.

LA RAISON.

Quoi, vous osez penser que leur flamme est sincère ?

LA VIEILLE.

Mais, Déesse, puis-je en douter ?
750 Nous voyons tous les jours, sans vouloir me flatter,
Des femmes moins dignes de plaire
Faire des passions ; c'est un fait ordinaire.

LA RAISON.

Ah, bon Dieu, quel aveuglement !
Et moi, Madame, je vous jure
755 Qu'aucun d'eux n'a pour vous le moindre attachement.

Réfléchissez, vous serez sûre
Qu'ils vous trompent visiblement.

LA VIEILLE.

Oh ! Rendez-leur plus de justice ;
Sur ce point-ci vous avez tort.

LA RAISON.

760 Ils n'en veulent tous trois qu'à votre coffre-fort :
Les deux premiers, c'est par pure avarice ;
L'autre, pour assurer son sort.

LA VIEILLE.

À part.

Je n'en crois rien.

Haut.

Eh bien, cela peut être ;
J'osais cependant me piquer
765 De juger de l'amour ; je croyais m'y connaître :
Au surplus, il faut le risquer,
Je veux qu'un troisième hyménée,
Dans l'un de ces amants me choisisse un époux.
Je veux, pour cette fois, tenter la destinée.
770 Conseillez-moi ; pour qui pencheriez-vous ?

LA RAISON.

Si vous pensez que le seul mariage
Puisse vous faire un sort plus gracieux,
Je crois franchement qu'à votre âge
Le Juge vous conviendra mieux.

LA VIEILLE.

775 Fi donc ! Déesse, il est trop vieux.

LA RAISON.

Mais, c'est un homme mûr et sage.

LA VIEILLE.

Oui, mais trop froid, trop sérieux.
Que me fait à moi sa sagesse ?
J'attirerais le mal que je veux éviter.
780 Je veux de ma maison éloigner la tristesse ;
Il ne ferait que l'augmenter.

LA RAISON.

C'est : donc le financier ?

LA VIEILLE.

Le mal est encor pire.
Ah, Déesse, le Financier !
J'aimerais mieux cent fois ne me pas marier.

LA RAISON.

785 Pourquoi donc ? Que voulez-vous dire ?

LA VIEILLE.

Il se compose, il se gêne à présent ;
C'est un homme fort doux, affable, complaisant ;
Mais si chez moi l'hymen avait pu l'introduire,
790 Rendu bientôt à son premier penchant,
Il serait impoli, dur, bizarre et farouche,
Jamais un mot d'amour n'entrerait dans sa bouche.
Il ne l'ouvrirait qu'en grondant.

LA RAISON.

Vous voilà donc réduite au jeune militaire.

LA VIEILLE.

Lui seul, Déesse, à pu me plaire ;
795 Je l'avouerai, lui seul a pu toucher mon cœur.
Si vous voyiez de quel ton enchanteur
Il me peint l'ardeur de sa flamme,
Il trouverait le chemin de votre âme,
Vous parleriez en sa faveur.
800 Gai, léger, badin et folâtre,
Il faut toujours rire avec lui ;
On ne reconnaît plus l'ennui,
Dans l'instant qu'il paraît : enfin, je l'idolâtre,
Et je prétends l'épouser aujourd'hui.

LA RAISON.

805 Épouser ce jeune homme ! Ah que vous êtes folle !

LA VIEILLE.

Pourquoi ? Rien n'est plus généreux.
Il n'a pas de gros biens ; et ce qui me console,
C'est que je peux lui faire un sort heureux.
Si je pouvais mieux faire encore,
810 Oui, je le ferais de bon cœur :
Enfin, il m'aime, je l'adore,
Ne m'est-il pas bien doux de faire son bonheur ?

LA RAISON.

Oui, mais, dans son bonheur, il faut trouver le vôtre.
Ce doit être à présent votre point capital.

LA VIEILLE.

815 Puis-je être heureuse avec un autre ?
Aimable comme il est, il n'a point de rival.

LA RAISON.

Peut-on avoir tant de faiblesse !

LA VIEILLE.

Déesse, il n'est rien tel pour chasser le chagrin,
Qu'un jeune époux gracieux et badin ;
820 Il ramène chez vous les ris et l'allégresse,
Et ces premiers plaisirs goûtés dans la jeunesse :
La joie anime ses discours ;
Il rit, il folâtre sans cesse,
Il vous rajeunit tous les jours,
825 On a bientôt oublié sa vieillesse,
Et l'on croit être encore à ses premiers amours.

LA RAISON.

Je crois qu'il s'empresse à vous plaire :
Mais, tous ces petits soins dureront-ils longtemps ?
Peut-il aimer d'une flamme sincère
830 Une femme de cinquante ans
Qu'on prendra plutôt pour sa mère ?
Vous lui serez à charge autant qu'il vous plaira.
Vous aurez beau l'aimer, votre tendresse même
L'ennuiera, le chagrinerà ;
835 Plus il s'apercevra combien elle est extrême,
Plus il s'en formalisera.
Quand vous le chercherez, il vous évitera.
Toujours en bonne compagnie,
Il passera les nuits dans de charmants repas
840 Auprès d'Iris et de Sylvie.
C'est alors qu'en raillant vos prétendus appas,
Il rira de votre folie.
De tels hymens font souvent des ingrats.
Les exemples fréquents qu'on en voit dans la vie
845 Ne vous corrigeront-ils pas ?

LA VIEILLE.

Tous les mortels ont-ils un âme aussi traîtresse ?
Non, non, il m'aimera, Déesse ;
Et si je ne dois rien à mes faibles attraits,
Il devra tout à ma tendresse.
850 Pourra-t-il l'oublier jamais ?

LA RAISON.

Ah ! Ne vous fiez pas sur sa reconnaissance ;
Sa fortune serait immense,
Qu'il n'imputerait pas à générosité
Ce que vous faites par faiblesse.
855 Il vous examine sans cesse ;
Vous prévalant d'un reste de beauté :
Vous croyez vraiment qu'il vous aime ;
Il le voit bien, sans doute, il méprise lui-même
Votre trop de crédulité.

LA VIEILLE.

860 Vous craignez qu'il ne me trahisse ?
Pour être jeune est-on sans sentiment ?

Non, j'aime à lui rendre justice :
Aussi fidèle époux qu'il paraît tendre amant,
Il vous obligera de penser autrement.
865 Je le verrai répondre à ma tendresse extrême,
Je pourrai le voir chaque jour.
J'envisage un bonheur suprême,
Dans tous ses petits soins, preuves de son amour.

LA RAISON, d'un air ironique.

Que ne le peignez-vous assis sur la fougère,
870 Comme un jeune berger auprès de sa bergère,
S'abandonnant aux transports les plus doux,
Bornant ses vœux au plaisir de lui plaire,
Et rendant tous les Dieux jaloux
Du bonheur qu'il espère ?
875 En vérité, que vos projets sont fous !

LA VIEILLE, en colère.

Je l'épouserai malgré vous.
Je ne m'attendais pas à vous voir si cruelle :
Quoi ! Vous n'approuvez pas d'aussi justes désirs ?
Adieu donc, puisqu'il faut, pour vous être fidèle,
880 Renoncer à tous ses plaisirs.

SCÈNE VIII.

LA RAISON, seule.

Oh, qu'elle ne me connaît guère !
Voilà comme, emporté par quelque passion,
On néglige souvent un conseil salutaire :
Mais que le repentir suit de près l'action !
885 On voit trop tard ce qu'on aurait du faire,
Et c'est un nouveau mal que la réflexion.

SCÈNE IX.
La Raison, Le Philosophe.

LE PHILOSOPHE.

Déesse, je viens d'apprendre
Que dans ces lieux vous venez de descendre,
Et que votre bonté, pour les faibles humains,
890 Vous excite à vouloir corriger leur faiblesse.
Pour réussir dans de pareils desseins,
Il ne fallait pas moins qu'une grande Déesse,
Et je doute encor, après tout,
Que malgré votre sagesse,
895 Vous en puissiez venir à bout.

LA RAISON.

Que voulez vous ?

LE PHILOSOPHE.

Je viens en diligence
Pour vous remercier de tous vos soins pour moi.
Sachez que la reconnaissance
Fut toujours ma suprême loi.

LA RAISON.

900 Dites-moi, Monsieur, qui vous êtes ?
Je ne sais trop par quels bienfaits...

LE PHILOSOPHE.

Mais vous me connaissez.

LA RAISON.

Non, Monsieur, et jamais...

LE PHILOSOPHE.

Bon ! C'est pour badiner tout ce que vous en faites.
Je suis un de vos favoris ;
905 De Sénèque et Platon le Disciple fidèle,
Je pâlis tous les jours sur leurs divins écrits,
Et leur vertu fut toujours mon modèle ;
Un philosophe enfin, et je suis fort surpris
Que vous tardiez si fort à me connaître.

LA RAISON.

910 Je ne vous reconnais pas mieux.

LE PHILOSOPHE.

Bon ! Vous voulez rire, peut-être.

LA RAISON.

Ce que je dis est sérieux.

LE PHILOSOPHE.

Pour mieux me livrer à l'étude,
J'ai cependant quitté les humains pour jamais ;
915 Je sais trop que la solitude,
Mène seule à de grands succès.

LA RAISON.

Comment ! De la misanthropie ?
C'est un ridicule souvent.
Beaucoup font comme vous, qui n'ont que la manie
920 De se donner un air plus sage ou plus savant.

LE PHILOSOPHE.

Vous me feriez, Déesse, une injustice extrême,
Si vous pensiez sur moi de même,
Mes desseins sont plus grands, plus élevés, plus hauts ;
Je ne recherche en tout qu'à connaître moi-même,
925 Mes qualités et mes défauts.
Ainsi n'imputez point à d'aveugles caprices,
Des motifs aussi différents.

LA RAISON, ironiquement.

Un homme tel que vous peut-il avoir des vices ?

LE PHILOSOPHE.

Mais, si j'en ai, Déesse, ils ne sont pas bien grands.

LA RAISON.

930 Mais pour des qualités ?

LE PHILOSOPHE.

J'en citerais plus d'une
S'il convenait de se vanter.

LA RAISON, à part.

Sa modestie est peu commune.

LE PHILOSOPHE.

Le sage ne doit pas lui-même se flatter.

LA RAISON.

935 Mais, vous me dites votre amie ;
Ainsi, sur ce point-là, vous pouvez vous ouvrir.
Bon, parlez, votre modestie,
Avec moi, n'a point à souffrir.

LE PHILOSOPHE.

940 Soit, mais sachez-moi gré de cette complaisance ;
Car pour vous contenter je me fais violence.

LA RAISON.

Je le crois bien ; mais sans tant discourir....

LE PHILOSOPHE.

945 J'ai le jugement net, et beaucoup de prudence ;
Les talents de l'esprit sont en moi naturels :
J'ai le cœur bon par excellence ;
Je n'ai jamais senti de penchants criminels.
À l'égard de la science,
Je ne le cède à pas un des mortels.

LA RAISON.

Vous oubliez un point.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ?

LA RAISON.

Votre modestie.

LE PHILOSOPHE.

950 Justement ! Des savants c'est-là le grand écueil !
Bienheureux celui qui s'oublie !

LA RAISON, à part.

955 Quel homme ! Ô Ciel ! Et que d'orgueil !
Mais, à quoi bon vous retirer du monde ?
Un honnête homme est fait pour la société ;
Et l'érudition même la plus profonde
N'est point contraire à la gaité.

LE PHILOSOPHE.

Bon ! La société ? Je frémis quand j'y pense.
Avec qui, juste Ciel, vivre d'intelligence ?

LA RAISON.

Mais avec les humains.

LE PHILOSOPHE.

960 Il faudrait le pouvoir.
Les savants enivrés de leur vaste science,
Ne rendent pas justice à tout autre savoir ;
Penser autrement qu'eux, c'est leur faire un offense,
Il faut leur céder tout, ou ne les jamais voir.
Je ne fus jamais fait pour tant de déférence.
Puis-je parler avec un Grand,

965 Qui toujours enflé de son rang,
 Laisse tomber sur vous d'un air de nonchalance,
 Un regard de protection ?
 Qui croit que le savoir avilit la naissance,
 Et que les armes et la danse,
 970 Peuvent seules fixer la noble attention,
 D'un homme de condition ?
 S'il vous écoute, il se compose,
 Pour faire imaginer qu'il ne vous entend point,
 Et comme il rougirait de savoir quelque chose,
 975 Il ne daignerait pas contester un seul point.
 Qui peut avoir une âme assez Stoïque,
 Pour soutenir sans s'émouvoir,
 Certain homme bourru qui prétend tout savoir ?
 Le petit doigt chargé d'un brillant magnifique,
 980 Sans cesse s'admirant dans son habit tout neuf,
 Lui qui sait, tout au plus, que quatre et cinq font neuf,
 Il vient d'un air hautain, et d'un ton emphatique,
 Disputer avec vous, sur un point de Physique,
 Avec autant d'audace et de présomption,
 985 Qu'un savant de profession.
 Sera-ce avec un petit Maître
 Qui, si vous le mettez sur un sujet savant,
 Parce qu'il n'y peut rien connaître,
 Vous regarde comme un pédant ?
 990 Sera-ce avec des femmelettes,
 Qui ne peuvent juger du prix que vous valez,
 Qui vous préfèrent des fleurettes,
 De ces petits écervelés,
 Qui les accablent de sornettes,
 995 Où le sens et l'esprit sont toujours immolés ?

LA RAISON.

Halte-là, s'il vous plaît. Monsieur, à ne rien feindre,
 Par un pareil raisonnement,
 On connaît trop facilement,
 1000 Que ce n'est que de vous que vous pouvez vous plaindre ?
 Réfléchissez sur votre aveuglement,
 Et vous verrez que vous n'avez à craindre,
 Que votre orgueil et votre entêtement.
 Si vous saviez mieux vous contraindre,
 Le monde aurait pour vous beaucoup plus d'agrément,

LE PHILOSOPHE.

1005 Mais...

LA RAISON.

Je vois qu'un savoir ou faux ou véritable,
 Ne fait de vous qu'un homme insociable ;
 Que la soif de briller qui vient vous animer,
 Vous rend impérieux, arrogant, intraitable ;
 Personne ne doit vous aimer,
 1010 En effet est-il rien de plus insupportable
 Qu'un savant orgueilleux qui veut toujours primer ?
 Ainsi n'imputez point à l'amour pour l'étude,
 Votre soin à rester dans votre solitude.
 D'un prétexte imposant vous voulez vous couvrir ;

1015 Votre fatuité prude
Choquait ceux avec qui vous vouliez discourir,
Le commerce du monde était pour vous trop rude,
Et vous aviez trop à souffrir.

LE PHILOSOPHE.

Ciel ! Un pareil discours et m'excède et m'irrite.
1020 Que me servirait donc un si profond savoir ?
Peut-on passer pour avoir du mérite,
Quand on ne le fait pas valoir ?
D'ailleurs, dans combien d'injustices,
D'erreurs et de sots préjugés,
1025 Tous les mortels sont-ils plongés !
Ils ne connaissent plus que d'aveugles caprices,
La raison ne peut rien sur leurs cœurs corrompus,
Souvent même les plus grands vices,
Prennent chez eux le nom des plus grandes vertus.
1030 De tels excès aigrissent trop ma bile,
Oser être sage à leurs yeux,
C'est vouloir leur être odieux.
Vouloir les corriger est un soin inutile,
Je ne le puis, ni ne le veux,
1035 Et les méprise trop pour rester avec eux.

LA RAISON.

Ces projets de Misanthropie,
À votre sens sont presque des vertus,
Mais à mon avis c'est folie,
C'est en vous un défaut de plus.

LE PHILOSOPHE.

1040 Comment donc ?

LA RAISON.

Oui, Monsieur, vous n'êtes qu'un caustique.
Cette étude philosophique,
Dont vous osez tant vous vanter,
Ne vient chez vous que d'une humeur cynique,
L'orgueil seul sut vous y porter.
1045 Même si du siècle où nous sommes,
Vous avez avec soin étudié les mœurs,
C'est plus pour avoir lieu de mépriser les hommes,
Que pour éviter leurs erreurs.
Le Philosophe, le vrai sage,
1050 Agit tout autrement que vous,
Il fait de son étude un bien plus noble usage,
Il écarte de lui cet air dur et sauvage,
Il n'en est que plus doux.
Toujours persuadé de sa propre faiblesse,
1055 C'est sur lui seul qu'il réfléchit sans cesse,
Il réprime surtout ces mouvements d'orgueil,
Du bonheur et de la sagesse,
Souvent le redoutable écueil.
S'il a des passions, il cherche à les éteindre.
1060 Il abhorre le crime, et si, dans les mortels,
Il connaît des travers, des excès criminels,

Tout mortel est fautif, il ne sait que les plaindre,
Il se fait respecter, il charme tous les cœurs,
Moins par sa science profonde,
1065 Que par la bonté de ses mœurs,
Il ne dédaigne point le commerce du monde.
Il sait par les douceurs de la société.
Égayer sa Philosophie ;
C'est ainsi qu'il passe sa vie,
1070 Dans le repos et la tranquillité.
Voilà ce qu'un sage doit être,
Pouvez-vous vous flatter d'en avoir un seul trait ?
À ce fidèle portrait,
Oserez-vous vous reconnaître ?

LE PHILOSOPHE.

1075 Vivre avec les Mortels ! Comment ? Par quels moyens ?
Lorsque tant de travers...

LA RAISON.

Ne voyez que les vôtres.
On pardonne aisément tous les défauts des autres,
Lorsqu'on connaît bien tous les siens.

LE PHILOSOPHE.

J'enrage, ô Ciel ! C'est trop braver ma patience.
1080 Que comptez vous gagner avec de tels discours ?
En voulant des humains prendre ainsi la défense,
Vous m'en éloignez pour toujours.
Oui ma retraite en sera plus profonde ;
Je le jure dès à présent,
1085 Plutôt que de rentrer avec eux dans le monde,
J'aimerais mieux, morbleu ! M'enterrer tout vivant.

SCÈNE X.

LA RAISON, seule.

Que de savants dans leur délire
Ressemblent à cet homme-ci !
Enflés de leur savoir, ils croient se suffire :
1090 Vous les choquez en voulant les instruire.
Mais, quel homme paraît ici !

SCÈNE XI.
Le Suisse, La Raison.

LE SUISSE.

Pon chour, Raison.

LA RAISON.

C'est un Suisse, je pense !

LE SUISSE.

Moi viendre, morbleu, por fous foir ;
Recefez, s'il fous plaît, mon petit seritance,
1095 Moi troufe afec plaisir ly moyen d'y poufoir
Faire afec fous la connoissance.

LA RAISON.

Un Suisse et la Raison ? Cela s'accorde au mieux.

LE SUISSE.

Moi viendre aussi fous temanter chistique
Contre ein proferbe inchurieux,
1100 Qui depuis fort longtemps dans sti Pays se glisse,
Lorsqu'on fouloir dire à quelqu'un
Qu'il navre pas ly sens commun ;
On lui dit : Toi n'a pas plus de Raison qu'ein Suisse.
Par mon foi, di pareils tiscours
1105 Exciter beaucoup mon colère.
Ainsi, moi prier fous, ma chère,
D'y faire qu'à chamais sti dicton n'ait plus cours.

LA RAISON, raillant.

C'est une injustice criante !
On devrait bien avoir d'autres égards pour vous.

LE SUISSE.

1110 Parsembleu ! Les Français bien plus fous que nous tous,
Pour ein butordise apparence,
Qu'eux poufoir remarquer chez nous,
Nous chez eux en rencontrer trente.

LA RAISON.

Comment donc ?

LE SUISSE.

Oui, morbleu ! Nous l'emporter touchours,
1115 Por raisonner en façon raisonnable,
Eux du bon sens marchir tout au rebour ;
Et che me donne à tout les Tiables.
Si leurs façons ou leurs tiscours
Être seulement soutenables.

LA RAISON.

1120 Quoi ! Vous voulez les attaquer ?
Il est sur eux beaucoup à dire :
Mais, qu'avez-vous pu remarquer ?

LE SUISSE.

Oh ! Moi bientôt fous en instruire ;
L'être un beau champ, mon foi, por qui feut critiquer !
1125 Depuis que moi ch'avre appris la manière
Dont sti Montsirs parlor des chens de mon pays,
Chavre eine attention toute particulière,
À ne leur rien passer, autant que che le puis ;
MoI critiquer touchours, et ch'y troufe matière ;
1130 Malhir à tout François qui s'en viendre où che suis.

LA RAISON.

Mais, dites-moi ce qui vous choque ?

LE SUISSE.

D'abord che trouse en eux trop de présomption ;
L'avre le pensement riticule et baroque,
Qu'en tout eux surpasser toute autre Nation,
1135 Et l'estre ein préchugé dont partout on sy moque.
Parblé, conviendre sans façon
Qu'ils avre dans l'esprit de la délicatesse,
Et qu'eux traiter ly politesse
Afec plus de perfection :
1140 Eh qu'est-ce que cela ? Ce n'être qu'ein chargon
Qu'ils apprendre dans la cheunesse :
Mais por penser afec plus de chustesse,
Et se conduire afec plus de Raison,
Ché l'avre entendu tire, et penser bien que non
1145 Eux afoir leurs défauts aussi bien que les autres.
Nous, Suisses, parsambleu l'être de bons garçons :
Mais, nous foir leurs travers, tout comme eux foir les nôtres ;
Et si fouloir railler, mon foi, nous les raillons.

LA RAISON.

Fort bien ! Ne donnez jamais prise.

LE SUISSE.

1150 Par exemple, eux appeller balourdise,
Cet air uni que nous afons,
Et nous nous appeler sottise
Toutes leurs mignardes façons.
Il les faut foir, en entrant tans li Monde,
1155 Courir t'abord à la Brune, à la Blonde,
Chercher à s'y parer de petits airs muguets,
De mots chantis, et de colifichets.
Ein rien, eine mode noufelle
Leur faire tout-à coup renferser li cerfelle :
1160 Chacun fouloir la suivre le premier,
Pour s'embellir aux yeux de son Maîtresse ;
L'être-t-il rien qui soit plus singulier ?

Tous s'occuper, même sans cesse,
À pouvoir mieux en infenter,
1165 Pour réussir auprès des Belles ;
Eux chercher à les imiter.
Enfin, tous les François ils sont tes Temoiselles.

LA RAISON.

Vous les peignez au mieux.

LE SUISSE.

Ch'oser bien m'en flatter.
1170 Nous, parsambleu parviendre à plaire
Par eine route pien contraire.
Nous touchours mépriser stis petites façons,
Stis mots chentis, et stis tendres chargons.
Nous plaire seulement par notre bonne mine,
1175 Par l'air franc, en disant que nous aimer beaucoup :
Aussi, por peu que por nous on incline,
L'affaire est faite tout d'ein coup ;
On nous dispense des fleurettes.

LA RAISON.

On fait fort bien, je crois. L'art de les débiter...

LE SUISSE.

1180 Autre point. Quand fouloir écouter leurs sornettes,
Rire à leurs nez du nombre d'amourettes,
Dont fouloir touchours sy vanter.
Che les fois au Café, dans eine promenade,
Tous ces petits godelureaux,
1185 Faire tous à l'envi parade
De tous leurs amoureux travaux.
L'ein, d'un air nonchalant, tire à fa camarade
Qu'il viendre de quirter son adorable Iris,
Et qu'ein peu trop d'amour que Montsir avre pris,
1190 L'avre, mon foi, rendu tout son santé malade.
L'autre, répondre en souriant,
Que le fieux mari de sa belle
L'être parfois si clairvoyant,
Qu'il n'avre pu du chour arriver auprès d'elle ;
1195 Mais, qu'ein charmant billet qu'il vient dy recevoir,
Par lequel on lui tonne ein rende-toi ce soir,
Donner à ses transports eine force noufelle.
Moi n'y prendre chamais sti petit ton faquin ;
Laisser en paix li beauté que chadore :
1200 Et si, moi, parsembleu, l'y foir quelque matin,
Et l'y foir tous les soirs encore.

LA RAISON.

Sur ce point-là vous pensez moins mal qu'eux.

LE SUISSE.

Ensuite moi, les entendre tous deux,
En ricanant, se crier à l'oreille
1205 Le nom, li qualités de la cheune merfeille

Qui favoriser leurs seux.

LA RAISON.

Ces faiblesses là sont communes.

LE SUISSE.

Plumet : Un jeune militaire. [L]

Mais, n'être pas assez que les cheunes plumets
Parler ainsi de blondes et de brunes ;
1210 La fureur d'y briller par les ponnes fortunes,
L'avre, mon foi, passé jusqu'aux petits collets.
Nous, Téesse, chamais ne faire ainsi connAître
Les objets qui de nous pouvoir être amoureux,
Er si touchours nous n'être pas heureux,
1215 Nous touchours mériter de l'être.

Petit collet : (...) on appelle petit collet un homme qui s'est mis dans la réforme, dans la dévotion, parce que les gens d'église porte un petit collet.
[F]

LA RAISON.

Une sincère passion
Est d'un grand poids auprès des belles ;
Mais ce mérite-là n'est presque rien pour elles,
Il faut encor de la discrétion.

LE SUISSE.

1220 Foilà des cheunes chens les défauts ordinaires ;
Mais les vieux, par mon foi, n'être pas plus sensés :
Mille désirs, milles folles chimères,
Remplacer leurs travers passés.
Mais n'être pas besoin que che vous les rappelle,
1225 Fous les connaître mieux que moi ;
Et quoiqu'eux se vanter pour fous d'ein très grand zèle,
Pas un ne suivre fotre loi.

LA RAISON.

Mais en quoi, mon cher, je vous prie,
Faites-vous donc consister la Raison ?

LE SUISSE.

1230 À fifre heureux, morbleu, l'être mon seule envie :
Oui l'être le seul bien dont mon cœur se soucie.
Che bois du matin chusqu'au soir,
Afec une Tonton acréable et cholie,
Qui m'aime, et qui me sacrefie.
1235 Les rifals que che puis afoir,
Ly chour passer ainsi, sans m'en apercevoir.

LA RAISON.

C'est aussi là votre folie.

LE SUISSE.

Comment ! Moi l'être heureux, quand l'être sans chagrin.
Che bois touchours du meilleur vin ;
1240 Chaime, et suis aimé de mon mie :
Connâître vous ein plus heureux destin ?
Si d'elle, par hasard mon âme se défie,
Loin qu'eine sombre chalousie

1245 Vienne troubler mon fantaisie,
Moi l'abandonner tout soudain,
Chen bois ein broc de plus, Téesse, et che l'oublie ;
C'en est fait du soir au matin.

LA RAISON.

C'est prendre son parti.

LE SUISSE.

1250 Mais, à propos di boire,
Ces Montsirs les Français fouloir primer sur tous ;
Fouloir aussi nous tisper la gloire
Di boire comme des trous ;
Mais nous touchours remporter la fictoire !
Quand moi l'être afec eux dans quelque grand festin,
Falloir les rigarder animés à me suivre,
1255 Comme moi boire à grand verre et tout plein ;
Mais, parsembleu, Dieu sait comme che les ennivre !

LA RAISON.

C'est punir assez bien leur sottie vanité.

LE SUISSE.

1260 Oh ! Moi bien rire en férité,
Quand che les fois dans leur humeur lutine,
Fouloir locher ein broc de vin
Dans l'espace d'eine poitrine
Large à peu près comme mon main,
Et que noye ein petit chopine.
Quand le matin chasser Montsirs les Conviés,
1265 L'être bien content, che vous chure,
D'y voir tous ces Français, ces chens si déliés,
Que leurs valets planter dans leur voiture,
Comme des chens estropiés,
Tandis que moi, Galliard, che m'en vais sur mes pieds,
1270 En ruminant contre eux quelque ponne satire.

LA RAISON.

Sur ces articles là je n'ai rien à vous dire :
Vous les raillez, et vous avez raison.

LE SUISSE.

1275 Si chai Raison ! Comment, di par le Tioble,
Qui plus qu'ein Suisse est raisonnable ?
Et qui, plus qu'ein Français, peut être fanfaron ?
Personne, par mon foi, pas même li gascon :
Ainsi, moi l'esperer, atorable Téesse,
Que vous chassir de sti pays,
Li petit dicton qui me blesse.

LA RAISON.

1280 Je le voudrais, mon cher, mais je ne puis :
Ce serait vous flatter d'une espérance vaine.
Les préjugés aussi bien établis
Ne se détruisent qu'avec peine.

LE SUISSE.

1285 Eh bien, si l'être ainsi, parbleu, pour cette fois,
Moi leur chouer ein bon tour de malice,
Pour me fancher che vais répandre en Suisse ;
Parsambleu l'être aussi fol quein Français.

LA RAISON.

Fort bien. Quel effort de génie !
C'est un bon trait que celui-là !

LE SUISSE.

1290 Nous, de l'esprit, n'avoir pas la manic,
Mais n'en manquer pas pour cela.
Adieu.

LA RAISON.

J'admire dans ce Suisse
Certain fonds de raisonnement :
Il est grossier, mais rendons-lui justice ;
1295 Il pense du moins sensément.

SCÈNE XII.

La Raison, Une Mère et sa fille.

LA MÈRE.

Déesse, je viens, pour ma fille,
Implorer aujourd'hui votre Divin secours.
Elle est l'unique espoir de toute ma famille,
Je voudrais assurer le bonheur de ses jours.
1300 En mère tendre et qui l'aime,
Par un hymen avantageux,
Je veux la mettre au comble de ses vœux.
Elle n'y consent pas, ma peine en est extrême ;
L'époux ne plaît point à ses yeux ;
1305 Je n'obtiens rien : essayez si vous-même
Vous pourrez la convaincre mieux.

LA RAISON.

Mais quel est cet époux ? Peut-être quelque vieux.

LA MÈRE.

Non pas absolument. Il est d'un certain âge,
Mais se portant bien, encor frais ;
1310 Il se trouve enchanté de ses jeunes attraits,
Et la demande en mariage.
C'est un homme fort doux, fort sage,
Qui, d'ailleurs, regorge de biens ;
Maisons, châteaux, gros héritages ;
1315 Même en se l'attachant par les plus forts liens,
Il lui fera de très gros avantages :
Elle veut refuser. L'innocente qu'elle est

Ne trouve pas ce parti-là sortable.

LA RAISON.

Mais s'il n'est pas du tout aimable.

LA MÈRE.

1320 Aimable ou non, qu'est-ce que cela fait ?
Lorsque l'on trouve un bien aussi considérable,
Doit-on s'embarrasser si l'époux nous déplaît ?

LA RAISON.

À part.

Quel préjugé !

Haut.

J'approuve votre zèle ;
Mais faut-il si-tôt la blâmer ?
1325 Cet homme est-il le seul qu'elle puisse enflammer ?
Votre fille est jeune, elle est belle,
Quelque autre peut brûler pour elle,
Et qui plus est, s'en être fait aimer.

LA MÈRE.

Justement voilà notre affaire,
1330 Vous êtes tout d'un coup au fait.
Certain jeune homme assez bien fait,
A su trouver le moyen de lui plaire.
Et qu'est-ce dans le fond ? Un jeune freluquet,
Qui, pour tout bien, a reçu de son père
1335 Un peu de bonne mine, et beaucoup de caquet.

LA RAISON.

S'il était d'un bon caractère ?
S'il a du mérite d'ailleurs ?

LA MÈRE.

Je crois que ce serait un parti des meilleurs,
S'il avait la fortune à ses vœux moins contraire.
1340 Mais enfin, Déesse, il n'a rien ;
Pour lui déjà je sens une amitié secrète ;
Mais c'est une fort sottie emplette
Qu'un époux qui n'a pas de bien.

LA RAISON.

Et votre fille en aura-t-elle ?

LA MÈRE.

1345 Comment, sa fortune est fort belle !
Quand son père, du temps, subit la triste loi,
Elle hérita de lui, ma foi,
Quinze bons mille francs de rente,
Et celui qu'elle peut espérer après moi,

Caquet : Abondance de paroles inutiles
qui n'ont point de solidité. [F]

1350 Pourra bien achever les trente.

LA RAISON.

En ce cas, si c'est son bonheur
Que vous avez si fort en vue,
Pour les biens du richard soyez moins prévenue.
Consultez votre fille, et sondez bien son cœur.

À la Fille.

1355 Approchez-vous, ma chère amie,
Écoutez-moi, parlez-nous franchement,
Votre mère le veut, et moi je vous en prie,
Connaissez-vous bien votre amant ?
Êtes-vous sûre qu'il vous aime ?

LA FILLE, d'un ton ingénu.

1360 Il me le dit, Déesse, et je le crois de même.

LA RAISON.

Qui vous le fait penser ?

LA FILLE.

C'est son empressement,
C'est son affection, sa politesse extrême,
C'est un je ne sais quoi de vif et de pressant,
Enfin il me dit, il ressent
1365 Ce que je lui dirais, ce que je sens moi-même.

LA RAISON.

Et vous, vous l'aimez bien ?

LA FILLE.

Beaucoup assurément,
Je ferais mon bonheur suprême...

LA RAISON.

Mais comment jugez-vous que vous pouvez l'aimer ?

LA FILLE.

Mais...

LA RAISON.

Eh bien !

LA FILLE.

Mais...

LA RAISON.

Enfin...

LA FILLE.

Je ne puis l'exprimer.

LA RAISON.

1370 Comment ?

LA FILLE.

Je ne peux pas vous dire,
Tout ce que je pense ou ressens,
Je ne puis démêler mes secrets sentiments,
Quand je ne le vois pas, je pleure, je soupire.
Je suis toujours dans un profond ennui,
1375 Et je pense sans cesse à lui.

LA RAISON.

Et s'il vient par hasard ?

LA FILLE.

Hélas que je le voie,
Mon cœur me palpite de joie ;
Interdite, je sens mon âme se troubler,
Ce sont des mouvements que je ne puis décrire,
1380 J'ai toujours beaucoup à lui dire,
Et je ne saurais lui parler.

LA RAISON.

Et s'il s'en va ?

LA FILLE.

Je sens une douleur secrète,
Que quelquefois je voudrais pénétrer,
Je conçois seulement que mon cœur le regrette,
1385 Il recommence à soupîrer.

LA RAISON, à la mère.

Sa situation m'afflige et me fait peine,
Elle aime fortement son jeune cavalier,
Votre espérance sera vaine,
Si vous comptez jamais le lui faire oublier ;

À la fille.

1390 Et l'autre amant, ne saurait donc vous plaire ?

LA FILLE.

Bon Dieu ! Non, Déesse au contraire ?
Il renouvelle ma douleur.
Ô Ciel ! Que pour eux deux mon âme est différente ?
L'un me plaît, me ravit, m'enchanté,
1395 Je l'aime de tout mon cœur.
L'autre en m'approchant m'épouvante,

Enfin il me fait presque horreur.

LA MÈRE, à sa fille.

Ainsi malgré tout l'avantage,
Que vous pouvez tirer d'un pareil mariage,
1400 Vous l'épouserez à regret ?
Il faudra donc vous faire violence ?

LA FILLE.

Je ne peux triompher de mon penchant secret,
Ainsi n'abusez pas de mon obéissance.

LA RAISON, à la mère.

Vous avez droit de vous faire obéir :
1405 Mais pouvez-vous au gré de votre envie,
Forcer ce jeune enfant d'aimer ou de haïr,
Suivant votre caprice ou votre fantaisie ?
Non, non, dissipez votre erreur,
Ce droit vous est donné pour faire son bonheur,
1410 Veillez-y ; mais en femme sage,
Pour elle examinez le parti le meilleur,
Et considérez moins pour un tel mariage,
De quelques biens de plus le frivole avantage,
Que les sentiments de son cœur.

LA MÈRE.

1415 Comment ! J'aurais l'extravagance,
De préférer à cet époux,
Qui la mettra dans l'opulence,
Un homme qui n'a rien ?

LA RAISON.

Oui.

LA MÈRE.

Mais y pensez-vous ?

LA RAISON.

1420 Sans doute. Examinez, voyez avec prudence,
Si ce jeune amant-là pourra lui convenir,
Mais si vous lui trouvez des mœurs de la naissance,
Il aime, il est aimé, vous devez les unir.

LA MÈRE.

Mais le voici lui-même.

LA FILLE.

1425 Hélas !

SCÈNE XIII.

La Raison, La Mère, sa fille et son amant.

L'AMANT.

J'apprends Déesse,
Qu'à mon sujet, ici, l'on vient vous consulter.
Pour Lise je ressens la plus forte tendresse,
À ses attraits je n'ai pu résister,
Mon ardeur augmente sans cesse,
1430 L'Amour de son côté presse notre union,
Qu'à notre sort votre cœur s'intéresse,
Parlez en ma faveur, notre amour vous en presse,
Accordez-nous votre protection ;
Faites valoir votre Justice,
1435 Pour un amant infortuné,
Ne souffrez pas qu'on me ravisse,
L'unique bien que les Dieux m'ont donné.

LA FILLE.

Ah ! Déesse.

LA MÈRE, à sa fille.

Écoutez ?

LA RAISON.

À vos vœux favorable,
Je voudrais vous servir du meilleur de mon cœur ;
1440 Mais ce n'est pas assez qu'un amour véritable
Vous enflamme aujourd'hui d'une sincère ardeur,
Madame cherche à prendre un gendre convenable,
Homme de naissance et d'honneur,
D'un caractère, doux, aimable,
1445 Qui puisse de sa fille assurer le bonheur,
Croyez-vous pouvoir y prétendre ?

L'AMANT.

Lise est d'un prix que l'ardeur la plus tendre,
Et toutes les vertus ne peuvent mériter,
Ainsi je n'ose me flatter ;
1450 Mais Déesse daignez m'entendre,
Madame déjà pour gendre,
Avait bien voulu m'accepter.

LA RAISON.

Comment et par quelle occurrence ?

L'AMANT.

On me croyait alors dans l'opulence ;
1455 Un vieux parent que les Dieux m'ont ôté,
Avait pris soin d'élever mon enfance,
Sa grande générosité,

Me faisait faire une dépense,
Suivant mon rang, ma qualité,
1460 Madame accordait Lise à ma persévérance,
Mais je n'ai pas voulu tromper sa confiance,
Déesse j'ai pris soin de la désabuser,
Avant que d'achever ce charmant hyménée,
Je sais trop qu'une âme bien née,
1465 Ne doit jamais en imposer,

LA RAISON, à la mère.

Vous le savez dans le siècle où nous sommes,
Les femmes comme les hommes,
Sur cet article-là ne sont pas scrupuleux,
Et souvent c'est à qui se trompera le mieux,
1470 Un pareil procédé prouve de la droiture,
Un aveu si sincère est d'un homme d'honneur.

L'AMANT.

Je ne m'en repens pas, mais il fait mon malheur,
Il rompit sur le champ l'hymen prêt à conclure,
Hélas ! Pour comble de douleur,
1475 Je vois qu'un vieux rival obtient la préférence,
Ses biens de son côté font pencher la balance,
Cette Lise charmante est promise à ma foi,
Sûre de mon amour, sûre de ma constance,
M'aime et gémit tout comme moi.
1480 Ah ! Déesse, aujourd'hui prenez notre défense,
Madame suivra votre loi.

LA FILLE.

Déesse, vous voyez mes larmes.

L'AMANT, à la mère.

Madame, laissez-vous toucher :
Ah ! Daignez mettre fin à nos vives alarmes.
1485 Pouvez-vous me rien reprocher ?

LA MÈRE.

Non, Monsieur, je vous rends justice.

LA RAISON.

En ce cas, soyez-leur propice ;
Cet aveu seul devait vous faire ouvrir les yeux.
Pouvez-vous jamais trouver mieux ?
1490 Monsieur vous prouve en lui des mœurs, de la naissance ;
Ces titres valent mieux qu'une grande opulence.
Votre fille a du bien, il suffit à tous deux ;
L'Amour les fait brûler des plus aimables feux.
Son ingénuité vient de vous en instruire,
1495 À leur hymen il faut souscrire ;
Rendez ces deux amants heureux.

LA MÈRE.

Mais l'autre amant à ma promesse.

LA RAISON.

Retirez-là ; Monsieur l'avait eue avant lui ;
Et si cet homme est raisonnable,
1500 Il doit approuver aujourd'hui
Un hymen aussi convenable.

L'AMANT à la mère.

L'Amour et la Raison me prêtent leur appui ;
Un rival pourra-t-il, d'une ardeur si constante ;

LA RAISON, à la mère.

Non, la raison ne peut autoriser
1505 Une union si discordante ;
N'espérez pas que j'y consente,
Votre fille est aimable, et sa vertu m'enchanté ;
Mais vous cherchez à l'exposer.

LA MÈRE.

Comptez sur sa vertu.

LA RAISON.

1510 Le moyen est extrême,
Lorsque pour être sage il y faut recourir.
Mais comment oublier un jeune amant qu'elle aime,
Pour aimer un vieillard qu'elle ne peut souffrir ?
Comment éteindre une ardeur légitime
1515 Qu'une juste espérance a pris soin de nourrir.
Quand on aime un objet toujours digne d'estime,
L'Amour devient un mal dont on ne peut guérir.
D'un joug impérieux, malheureuse victime,
Elle verra ses jours couler dans les douleurs.
1520 Pour elle cet amour va devenir un crime :
Pour un cœur vertueux, quelle source de pleurs !
Songez donc...

LA MÈRE.

Les raisons que vous faites entendre
Me frappent vivement, il en faut convenir.

LA RAISON.

Eh bien, Madame, il faut vous rendre,
1525 Et ne songer qu'à les unir.

LA MÈRE.

Par les réflexions que vous m'avez fait faire,
Je le vois trop, je dois céder à leurs penchants ;
La Raison me frappe et m'éclaire :
Je les unis, qu'ils s'aiment, j'y consens.

LISE et son AMANT.

À la mère.

1530 Que de bonheur !

À la raison.

Par quels remerciements !...

LA RAISON.

Allez, heureux époux, qu'une flamme éternelle
Unisse vos cœurs pour jamais.
Si chacun de vous m'aime, et peut m'être fidèle,
Vous vivrez tous les deux en paix.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

La Raison, La Folie.

LA FOLIE, d'un ton railleur.

1535 Eh bien, votre espérance a-t-elle été remplie ?
Vous aviez de fort beaux projets.
Réellement combien votre philosophie
M'a-t-elle enlevé de sujets ?

LA RAISON.

1540 Ne badinez pas tant. Si dans cette entreprise
Tout n'a pas, à mon gré, secondé mes souhaits,
Je ne regrette pas la peine que j'ai prise,
J'ai du moins eu quelques succès.

LA FOLIE.

Comment ! quelques mortels à vos vœux satisfaits ?

LA RAISON.

1545 Tous ne sont pas incorrigibles ;
Il en est qui sont prévenus,
Pour les faux préjugés ici-bas répandus ;
Mais qui peuvent se rendre à des raisons sensibles.

LA FOLIE.

1550 En vérité, j'y prends beaucoup de part.
Ma joie est égale à la vôtre ;
Et puisqu'aujourd'hui le hasard
Nous rapproche ici l'une et l'autre,
Je veux vous régaler avant votre départ.

LA RAISON.

Comment donc ?

LA FOLIE.

Je sais trop, Déesse,
Que le devoir m'engage à cette politesse.
1555 Je viens de faire préparer
Un divertissement à tous deux convenable,
Moitié fou, moitié raisonnable ;
Il vous plaira... même j'ose espérer...

LA RAISON.

Non, Déesse, je pars, et je vous remercie.

LA FOLIE.

1560 Oh, s'il vous plaît, trop de sagesse ennuie ;
Montez-vous sur un plus beau ton,
Restez aux jeux dont je vous prie ;
Et songez qu'un peu de Folie
Ne peut qu'égayer la Raison.

LA RAISON.

1565 Mais enfin...

LA FOLIE.

Vains discours. Ce moment nous rassemble.
Pouvez-vous vous en dispenser ?
Nous-nous trouvons trop rarement ensemble,
Pour que vous puissiez refuser.
1570 D'ailleurs, ce n'est que de la Danse,
De la Musique, et quelques chants.

LA RAISON.

Allons, il faut avoir un peu de complaisance :
Que l'on approche, j'y consens.

DIVERTISSEMENT.

[LA RAISON.]

AIR.

Pour les affaires de la vie,
 Ce n'est qu'à la Raison qu'il faut avoir recours.
 1575 Heureux est le mortel qui de lui se défie,
 Et la consulte toujours.
 Mais, laissez la philosophie,
 Lorsqu'il s'agit d'occuper vos loisirs.
 Sans un petit grain de Folie,
 1580 Il n'est jamais de vrais plaisirs.

VAUDEVILLE.

[LA FOLIE.]

Un amant sexagénaire,
 À fillette de quinze ans,
 Souvent espère,
 Pouvoir encore plaire
 1585 Mais le bonhomme a fait son temps.
 En vain le bon sens lui crie,
 Qu'il est dans l'arrière saison,
 Il voit, il aime, il se marie,
 C'est une Folie,
 1590 Il croit pourtant avoir raison.
 Une Maman pie-grièche,
 De fille aux appas naissants,
 D'un ton revêche,
 Sans cesse la prêche,
 1595 Contre l'Amour et les amants.
 Mais tout ce qu'elle en publie
 Loin d'en dégoûter le tendron,
 D'en essayer lui donne envie,
 C'est une Folie,
 1600 Mais elle croit avoir Raison.
 Un vieux, jaloux de sa femme,
 Fait observer tous ses pas,
 Pour rien son âme
 De courroux s'enflamme,
 1605 Il peste, il jure, il fait fracas,
 Mais que lui sert sa manie,
 Qu'à mieux avancer le mignon,
 Qui veut tromper sa jalousie,
 C'est une Folie,
 1610 Il croit pourtant avoir raison.
 Quel plaisir, quelle fictoire,
 Dy terrasser des bifeurs !
 Morbleu la gloire,
 Dy touchours pien poire,

Pie grièche : Est une espèce de pie sauvage de couleur cendrée. [F]

- 1615 Defroit enchanter tous les cœurs,
Mais las ! Sti chenre de fie,
Pour tout mon foi n'être pas bon.
Ein pauvre Français qui s'y fie,
Faire un Folie,
1620 Mais ein Suisse il avre Raison.
Notre jeune Auteur en transe,
Se trouve presque aux abois,
De l'indulgence,
Hélas ! Il commence,
1625 Que faire une première fois.
Un auteur se fortifie,
En prenant de vous sa leçon,
Il a risqué, je vous en prie,
Paix si c'est Folie,
1630 Mais claquez fort, s'il a raison.

FIN

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la Grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre : À nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils et autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire et Imprimeur de nos Fermes et Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiterait faire imprimer ou imprimer, et donner au Public, Nouveau Recueil de Pièces du Théâtre Italien; le Diable boiteux; Histoire d'Osman, Premier du nom ; la Vérité triomphante de l'Erreur, s'il Nous plaisait lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier et beaux caractères, suivant la feuille imprimée et attachée pour modèle sous le contrecel des présentes. À CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis et permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, et autant de fois que bon lui semblera, et de les vendre, faire vendre et débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Imprimeurs Libraires, et autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse et par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de Six mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, et de tous dépens, dommages et intérêts : À la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, et que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlements de la Librairie, et notamment à celui du 10 Avril 1725. et qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de Copie à l'Impression desdits Livres, sera remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très cher et féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres, et qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre et un dans celle de notre très cher et féal Chevalier le Sieur

Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes : Du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayants cause, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, et qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés et féaux Conseillers et Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande et Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingtième jour de Décembre, l'an de Grâce mil sept cent trente-sept ; et de notre Règne le vingt-troisième.

Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires et Imprimeurs de Paris, No 561. fol. 524. conformément aux anciens règlements, confirmés par celui du 28. Février 1723. À Paris le 24. Mars 1737. Signé, G. MARTIN, Syndic.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour Titre l'École de la Raison, et je crois que le Public en verra l'Impression avec autant de plaisir qu'il en a vu les représentations. Ce 31 Mai 1739.

Signé, CRÉBILLON.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].